

Les Jésuites dans le roman populaire entre France et Italie. Archétype, fortune et avatar d'un imaginaire du pouvoir occulte

Olivier BOSC

(Bibliothèque de l'Arsenal & Institut d'Études Politiques de Paris)

Le choix de traiter la question des jésuites dans un séminaire consacré à l'imaginaire de sociétés secrètes dans la littérature du XIX^e siècle ne doit rien au hasard. Cette piste nous a été tracée il y a fort longtemps, dans le cadre du séminaire de l'historien Robert Paris, figure intellectuelle éminente récemment disparue, tenu à l'EHESS au milieu des années 1990. Plusieurs séances de ce séminaire intitulé « Idéologies et formation sociale » ont été consacrées à la lecture et à l'interprétation du roman d'Eugène Sue, *Le Juif errant*, où, comme on le sait, les jésuites sont mis en scène et apparaissent comme une force occulte et organisée. L'intérêt que Robert Paris a témoigné en son temps à la question a pu lui venir, entre autres choses, de son travail immense et inégalé de production de l'appareil critique des *Cahiers de prison* d'Antonio Gramsci publiés en français chez Gallimard dans les années 1980 et 1990. Nous l'explicitons un peu plus loin, Gramsci avait identifié dans le roman populaire un matériau très utile à la formation des idéologies du bloc national populaire, auquel le mouvement ouvrier et le socialisme tentaient de faire pièce en Italie. La fortune du *Juif errant* dans ce pays fut immense et ce succès n'échappa pas à Gramsci. Son travail sur la question n'a jamais pu être achevé et les *Cahiers de prison* comportent bon nombre de matériaux rassemblés par Gramsci et identifiés sous une mention bien particulière, préfigurant le titre d'une publication à venir : « Les petits neveux du père Bresciani ». Le père Bresciani étant justement, en Italie au XIX^e siècle, un jésuite promoteur de romans populaires très largement diffusés.

C'est en toute modestie que l'on entend ici se placer dans cette double continuité et dans le fil de deux entreprises doublement inachevées. Nous savons donc gré aux promoteurs du présent séminaire de nous offrir l'occasion d'approfondir des pistes esquissées, pour reprendre un titre célèbre, *Vingt ans après*. Au fil de ces vingt années le sujet n'est pas resté en jachère, loin de là¹. Il a même gagné en popularité². Notre apport d'historien des idées se restreindra volontairement au roman populaire examiné en France puis plus brièvement en Italie, en examinant la trajectoire et le devenir de l'imaginaire du complot jésuite jusqu'au début du XX^e siècle.

Le mythe jésuite en France au XIX^e siècle et sa fortune

À l'orée des années 1990, l'historien de la littérature Michel Leroy a publié un travail extrêmement convaincant, tiré d'une thèse, intitulé *Le Mythe jésuite*³. Il a souhaité parcourir en historien de la littérature toutes les étapes de l'édification du mythe jésuite. Il le qualifie de mythe politique, selon le fameux concept forgé par Raoul Girardet. Il part du prétendu projet de

¹. Relevons notamment dans la production récente : Pierre-Antoine Fabre, Catherine Maire (dir.), *Les Antijésuites. Discours, figures et lieux de l'antijésuitisme à l'époque moderne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010. Franck Damour, *Le Pape noir. Genèse d'un mythe*, Bruxelles, Lessius, Petite Bibliothèque Jésuite, 2013.

². Désormais le sujet n'est plus seulement académique, si l'on en juge par son occurrence en littérature avec le roman d'Umberto Eco, *Le Cimetière de Prague*, trad. fr. de J. N. Schifano, Paris, Grasset, 2011 ou bien encore dans les médias que ce soit la presse avec la revue *Codex*, n°11, avril 2019 dont le dossier s'intitule « Le mythe Jésuite. À l'origine des théories du complot » ou la radio avec deux épisodes de l'émission de R. Bornstein, « Mécanique du complotisme » sur France Culture, intitulés « Les Instructions secrètes et le faux complot des Jésuites » en 2019.

³. Michel Leroy, *Le Mythe jésuite. De Béranger à Michelet*, Paris, PUF, 1992.

domination des jésuites et traverse une bonne partie du XIX^e siècle, essaimant depuis la politique, en passant par l'histoire et jusqu'à la littérature. Il dépeint parfaitement comment, depuis le traumatisme révolutionnaire de 1789, les vieilles inquiétudes face à l'ordre noir déjà véhiculées par la littérature de Voltaire ou l'esprit gallican avant la Révolution, reprennent une vigueur inégalée à la Restauration. La chasse aux jésuites est à la mode, la crainte de leur puissance occulte enflamme les esprits, en contraste notable avec la puissance réelle de l'ordre récemment réimplanté en France et gouvernant quelques centaines de prêtres et religieux, tout au plus. Cette « jésuitophobie », pour reprendre une formule de la Gazette des Hôpitaux exhumée par Michel Leroy, possède différents visages⁴.

L'opposition aux jésuites s'exprime tout d'abord sur le terrain politique, avec les activités de certains membres du personnel politique de la Restauration autour de la question confessionnelle et de la liberté de l'enseignement. Le rôle éducatif des jésuites est à même, comme par le passé, d'alimenter bien des craintes. L'influence sur les jeunes esprits ne laisse pas d'inquiéter. Cette « jésuitophobie » culminera lors de la révolution de juillet 1830. À ce titre, Alexandre Dumas rapporte dans ses mémoires une scène exemplaire survenue lors de l'émeute de l'archevêché, au début du règne de Louis-Philippe où la foule révolutionnaire s'en prend à un jésuite présumé, démasqué et sur le point d'être jeté dans la Seine⁵.

Le terrain a été préparé par le livre de François de Montlosier, *Mémoire à consulter sur un système religieux et politique, tendant à renverser la religion, la société et le trône* de 1826. Cet essai, à portée politique, largement diffusé, concrétise et détaille les modalités d'un projet de domination mondiale portée par la Compagnie.

L'opposition aux jésuites, la dénonciation de leur toute-puissance, prend ensuite un tour savant et universitaire avec les cours d'Edgar Quinet ou de Jules Michelet dans l'Université ou au Collège de France.

Enfin, cette obsession de la domination jésuite trouve aussi son chemin en littérature, bientôt envahie par ces hommes au physique osseux, aux yeux fiévreux, aux silhouettes encapuchonnées. Michel Leroy identifie ces anti-jésuites qui officient en littérature, auteurs célèbres et moins célèbres dépeignant les menées de la mystérieuse et puissante Compagnie de Jésus. Leur production doit d'abord se lire à la lumière de la situation politique des années 1820, où les jésuites soupçonnés de connivence avec le pouvoir de Charles X, sont combattus dans de larges secteurs de l'opinion libérale. À leur tour Balzac, Alexandre Dumas, Stendhal ou Eugène Sue mettent en scène dans leurs romans les jésuites et leurs menées occultes. Leurs textes seront diffusés jusqu'à l'orée des années 1870. Une foule de suiveurs, littérature de colportage, romans à dix sous, démarquera, le plus souvent sans grand talent, cette production. Alors que l'arrivée sur le trône des Orléans en 1830 marque la défaite pratique de l'ordre et que le pouvoir fait baisser d'un cran la persécution, la littérature continue sa chasse au jésuite et alimente de façon consciente ou inconsciente le mythe.

Pour notre part, nous faisons le choix de nous attacher plus spécifiquement au roman populaire, circonscrit à quelques auteurs : Sue avec *Le Juif errant*, Alexandre Dumas avec *Le Vicomte de Bragelonne*, enfin au binôme Alfred Sirven - Henri le Verdier, auteurs subalternes d'un peu connu *Jésuite rouge*. Et il faut bien constater par la suite une forme de tarissement de ce genre

⁴. Michel Leroy, *Le Mythe jésuite. De Béranger à Michelet*, op. cit., p. 21.

⁵. « Un point de cette foule était tumultueux, agité ; il s'y livrait une lutte, et il en sortait des cris. Un jeune homme, grand, pâle, à longs cheveux noirs, assez beau de visage, était monté sur une borne, et regardait tout ce tumulte un peu dédaigneusement peut-être.

L'un des assistants, que ce dédain blessait sans doute, se mit à crier :

- Au jésuite !

Un pareil cri dans un pareil jour, c'était le feu mis à un ballot d'étoffe. La foule se rua sur le pauvre jeune homme en criant :

- À la Seine, le jésuite ! À l'eau, le jésuite ! Aux filets de Saint-Cloud, le jésuite ! », Alexandre Dumas, *Mes mémoires*, Tome VIII, Paris, Calmann-Lévy, 1884, p. 76.

en littérature. Il est en partie substitué par d'autres objets de crainte, en partie remplacé par les productions paralittéraires d'un Léo Taxil⁶. Le filon s'épuise indéniablement ensuite.

Le Juif errant d'Eugène Sue

Cet immense succès de librairie fit la fortune de l'écrivain et du journal le *Constitutionnel* qui en assura la diffusion. L'intrigue met en scène les descendants d'un noble protestant spolié par les jésuites, au temps des persécutions religieuses au XVI^e siècle. Les héritiers Rennepont cherchent à entrer en possession d'une fraction de cet héritage ayant échappé à la rapacité de la Compagnie. Le ressort dramatique est un rendez-vous fixé au 13 février 1832 à Paris à l'ensemble des héritiers.

Le jésuite Rodin doit s'emparer de cet héritage pour le compte de son ordre, mission dont il s'acquittera sans ménager ses peines, recourant aux pires stratagèmes : mensonges, calomnie, détention arbitraire, rapt et jusqu'au meurtre des descendants Rennepont. Sa noirceur en fait un digne représentant des menées criminelles de la Compagnie. Ses actions sont supervisées par le général des jésuites, le père d'Aigrigny, ainsi que par de hauts membres de la Société envoyés depuis Rome pour superviser les opérations de la branche française. À noter aussi, le personnage du docteur Baleinier, jésuite de robe courte, qui fait interner l'une des héritières dans sa clinique. Le jésuite de robe courte est ici l'archétype de l'affilié civil à l'ordre jésuite, il ne porte pas l'habit et il est donc difficile d'en identifier le rattachement ce qui renforce sa dangerosité et nourrit le mystère.

Nous empruntons à Michel Leroy les trois composantes de l'entreprise de domination universelle portée par la Compagnie : la conquête et l'exercice du pouvoir, la captation des richesses, le contrôle social⁷.

Le premier instrument de domination est constitué par les membres de l'ordre lui-même. Leroy cite un passage du *Juif errant* où la technique d'emprise sur les esprits est parfaitement décrite par le père d'Aigrigny :

C'est un curieux spectacle de voir de si haut le jeu régulier de ces milliers d'instruments, dont la personnalité s'absorbe continuellement dans l'immuable personnalité de notre ordre (...) je suis toujours saisi d'un sentiment d'admiration, presque effrayé, en songeant qu'avant de nous appartenir l'homme pense, veut, croit, agit à son gré... et lorsqu'il est à nous, au bout de quelques mois... de l'homme il n'a plus que l'enveloppe : intelligence, esprit, raison, conscience, libre arbitre, tout est chez lui paralysé, desséché, atrophié, par l'habitude d'une obéissance muette et terrible, par la pratique de mystérieux exercices qui brisent et tuent tout ce qu'il y a de libre et de spontané dans la pensée humaine. Alors, à ces corps privés d'âme, muets, mornes, froids comme des cadavres, nous insufflons l'esprit de notre ordre⁸.

La rapacité de l'ordre trouve dans le roman de multiples preuves, à commencer par la captation d'héritage qui lui sert d'intrigue. C'est un lieu commun de la littérature anti-jésuite depuis les *Monita secreta* du XVI^e siècle⁹.

Comme levier, expose Eugène Sue, l'argent acquis par tous les moyens possibles, des plus honteux aux plus criminels ; comme but, la domination despotique des intelligences et des consciences, afin de

⁶. La production de Léo Taxil doit indéniablement se classer en tant que marge littéraire, aux confins du roman populaire, du journalisme et de la politique. On pense notamment à son livre, *Le Fils du jésuite*, Paris, Strauss, 1879. Ce texte est livré avec une vigoureuse préface de Garibaldi, « Pensées anti-cléricales » (dont nous n'avons pas identifié la source) et met en scène parmi une foule de rebondissements rien moins qu'un déraillement de train ourdi par les jésuites.

⁷. Michel Leroy, *Le Mythe jésuite. De Béranger à Michelet*, op. cit., p. 122 et suivantes.

⁸. Eugène Sue, *Le Juif errant, édition illustrée par Gavarni*, Paris, 5 rue du pont de Lodi, 1851, p. 74.

⁹. Les *Monita secreta* sont « les instructions secrètes », un faux célèbre publié anonymement en 1614, manuel soi-disant destiné aux jésuites afin de leur permettre la conquête du pouvoir économique et politique. Cf. Sabina Pavone, « Between history and myth: the Monita secreta Societatis Iesu », in John O'Malley (ed), *The Jesuits (II), Culture, Sciences and the Arts, 1540-1773*, Toronto, University of Toronto Press, 2006.

les exploiter fructueusement au profit de la Compagnie de Jésus, tels ont été, tels seront toujours les moyens et les fins de ces religieux¹⁰.

Captation d'héritage, trafic d'indulgence, commerce de bondieuseries, loterie, tout est bon pour remplir la caisse des jésuites. La maison de Vaugirard qui en est le siège, écrit Eugène Sue, résonne du « tintement métallique d'un maniement d'écus presque continuel ; tantôt ils semblaient ruisseler comme si on les eût vidés d'un sac sur une table, tantôt ils rendaient ce bruit sec des piles que l'on entasse¹¹ ».

Le dernier pilier de la domination jésuite est le contrôle social, version sécularisée et déformée des vertus requises par l'ordre (obéissance, surveillance mutuelle, transparence de l'âme). Transposées dans le roman, ces vertus se transforment en un système policier et de renseignement. Sue peint le jésuite Rodin écrivant à Rome un rapport sur son supérieur, afin de le décrédibiliser et de l'affaiblir. Ce système d'une efficacité hors pair tisse sa toile sur le monde entier et centralise à Rome toutes les informations sensibles. Ces données sont archivées par l'ordre comme en atteste le suivi particulièrement soigné des héritiers Rennepont sur plusieurs générations et plusieurs continents. Ces archives, selon le narrateur, contiennent des fiches très précises. Ce vaste système de renseignement est aussi alimenté par les informations recueillies dans le cadre de la confession, le confessionnal devenu selon la formule de Michelet « le trône du monde¹² ». Même le fidèle Dagobert, allié des Rennepont, comme le rappelle Michel Leroy, se voit trahi par sa propre épouse sous « l'influence irrésistible et toute-puissante » de son directeur de conscience : « Depuis vingt ans elle ne voit que par les yeux de son confesseur... Elle adore son fils, elle m'aime beaucoup aussi ; mais au-dessus de son fils, et de moi... il y a toujours le confesseur¹³. »

Le ferment révolutionnaire et le complot permanent sont deux autres desseins associés aux jésuites dans la littérature politique du temps et qui font leur chemin dans l'œuvre d'Eugène Sue. L'intrigue du *Juif errant* trouve d'ailleurs sa source dans les preuves de la complicité des jésuites avec Ravailac dans l'assassinat d'Henri IV, détenues par le noble protestant Rennepont.

Au final, la puissance de la Compagnie est universelle. Sue dépeint même le général des jésuites convoitant un globe terrestre, en une image promise à une étonnante fortune :

[D'Aigrigny] contempla, dans un profond silence, les innombrables petites croix rouges qui semblaient couvrir d'un immense réseau toutes les contrées de la terre. Songeant sans doute à l'invisible action de son pouvoir, qui paraissait s'étendre sur le monde entier, les traits de cet homme s'animent, sa large prunelle grise étincela, sa mâle figure prit une incroyable expression d'énergie, d'audace et de superbe. Le front altier, la lèvre dédaigneuse, il s'approcha de la sphère et appuya sa vigoureuse main sur le pôle¹⁴...

Dumas, pratiques de la société secrète

Alexandre Dumas dans le *Vicomte de Bragelonne* met également en scène la puissance de l'ordre jésuite. Roman historique publié entre 1847 et 1850 en feuilleton dans le *Siècle*, il se déroule lors de la jeunesse de Louis XIV autour du mystère du masque de fer. Le chapitre intitulé « Un jésuite de la onzième année » offre d'intéressants matériaux. Aramis, devenu homme d'Église, obéissant à un ordre aussi mystérieux qu'impérieux, installe en une auberge un franciscain mourant ramassé sur la route. Le narrateur même s'en étonne :

Maintenant, n'est-ce pas une chose étonnante que ce respect d'un prélat pour un simple moine, et pour un moine d'un ordre mendiant, auquel on donnait ainsi, sans même qu'il l'eût demandée, une chambre qui faisait l'ambition de tant de voyageurs. Comment expliquer aussi cette arrivée

¹⁰. Eugène Sue, *Le Juif errant*, *op. cit.*, p. 287.

¹¹. *Ibid.*, p. 254.

¹². Cité par Michel Leroy, *Le Mythe jésuite. De Béranger à Michelet*, *op. cit.*, p. 136.

¹³. Eugène Sue, *Le Juif errant*, *op. cit.*, p. 105.

¹⁴. *Ibid.*, p. 29.

inattendue d'Aramis à l'hôtel du Beau-Paon, lui qui, entré avec M. Fouquet au château, pouvait loger au château avec M. Fouquet¹⁵ ?

Le chapitre met en scène l'agonie du franciscain, faisant mander un médecin et un confesseur à son chevet.

- Notre hôte, répondit le médecin, m'a assuré que j'avais le bonheur de donner mes soins à un affilié.

- À un affilié, oui, répondit le franciscain. Dites-moi donc la vérité ; je me sens bien mal ; il me semble que je vais mourir.

Le médecin prit la main du moine et lui tâta le pouls.

- Oh ! oh ! dit-il, fièvre dangereuse.

- Qu'appellez-vous une fièvre dangereuse ? demanda le malade avec un regard impérieux.

- À un affilié de la première ou de la seconde année, répondit le médecin en interrogeant le moine des yeux, je dirais fièvre curable.

- Mais à moi ? dit le franciscain.

Le médecin hésita.

- Regardez mon poil gris et mon front bourré de pensées, continua-t-il ; regardez les rides par lesquelles je compte mes épreuves ; je suis un jésuite de la onzième année, monsieur Grisart.

Le médecin tressaillit.

En effet, un jésuite de la onzième année, c'était un de ces hommes initiés à tous les secrets de l'ordre, un de ces hommes pour lesquels la science n'a plus de secrets, la société plus de barrières, l'obéissance temporelle plus de liens.

- Ainsi, dit Grisart en saluant avec respect, je me trouve en face d'un maître ?

- Oui, agissez donc en conséquence.

- Et vous voulez savoir ?...

- Ma situation réelle.

- Eh bien ! dit le médecin, c'est une fièvre cérébrale, autrement dit une méningite aiguë, arrivée à son plus haut point d'intensité¹⁶.

Le médecin, pressé de questions, hésite à renseigner le malade sur son état.

- Répondez, dit le malade en montrant avec un geste de dignité un anneau d'or dont le chaton avait jusque-là été tourné en dedans, et qui portait gravé le signe représentatif de la Société de Jésus.

Grisart poussa une exclamation.

- Le général ! s'écria-t-il¹⁷.

Au chapitre suivant se succèdent au chevet du général des jésuites agonisant un Allemand de Vienne, chef d'une armée de 50 000 hommes prête à renverser l'Empereur hostile à l'ordre, un cardinal espagnol informé d'un plan français de guerre à l'Espagne, papiers secrets recueillis par « les bas valets du roi de France » dans le rebut épargné par le feu de cheminée, le Vénitien Marini qui lui dénonce un projet d'expulsion des jésuites ourdi par le Pape. Ces mystérieux messagers ambitionnent la succession du général, mais aucun n'en est jugé digne. Et c'est là qu'Aramis arrivant au chevet du mourant exécute à son tour le signe de reconnaissance, confie un secret formidable et recueille la succession du fameux Pape noir. Il poursuivra depuis ce poste éminent, faiseur et défaiseur de roi, un complot ambitieux visant à déposer Louis XIV.

Tous les ingrédients de l'imaginaire de la société secrète sont ici présents : l'appartenance masquée à l'ordre sous les habits les plus divers (franciscain, médecin et même ancien mousquetaire). Les signes de reconnaissance des affiliés entre eux : « Le franciscain fit avec son pouce et d'une certaine façon le signe de croix sur sa poitrine. (...) au signe de croix échangé entre eux l'hôte et le malade s'étaient reconnus pour deux affiliés de la redoutable Compagnie de Jésus¹⁸. » La réunion en un lieu anodin, une auberge de campagne, contraste avec l'enjeu d'une importance extraordinaire, la succession à la tête de l'ordre rameutant des quatre coins de

¹⁵. Alexandre Dumas, *Le Vicomte de Bragelonne, illustré par G. Staal, J.A. Beaucé, etc*, Paris, Lécivain et Toubon, s.d., p. 228.

¹⁶. *Ibid.*, p. 229.

¹⁷. *Id.*

¹⁸. *Id.*

l'Europe de puissants personnages. Les messages échangés en langue étrangère ou par écrit sous forme de messages codés. L'accès à des informations interdites au profane, depuis la vérité médicale jusqu'au secret d'État.

Du réel à la littérature et retour

Alexandre Dumas, Eugène Sue croient-ils au complot universel et à la conspiration jésuite qu'ils dépeignent si bien dans leurs romans ? Chez Dumas, catholique sincère, la Compagnie apparaît certes redoutable mais sous un jour positif¹⁹. Il n'en est pas de même chez Sue. La postface qu'il donne au *Juif errant* offre quelques éléments de réponse.

Il est maintenant hors de doute, il est incontestable, il est démontré que les textes soumis aux épreuves les plus contradictoires, depuis Pascal jusqu'à nos jours (...) que les œuvres théologiques des membres les plus accrédités de la compagnie de Jésus contiennent l'excuse ou la justification DU VOL. – DE L'ADULTÈRE – DU VIOL – DU MEURTRE ? (...) Nous avons supposé des membres de la compagnie de Jésus inspirés par les détestables principes de leurs théologiens classiques, et agissant selon l'esprit et la lettre de ces abominables livres, leur catéchisme, leur rudiment : nous avons enfin mis en action ce mouvement, en relief, en chair et en os, ces détestables doctrines : rien de plus, rien de moins.

Avons-nous prétendu que tous les membres de la société de Jésus avaient le noir talent, l'audace ou la scélératesse d'employer ces armes dangereuses que contient le ténébreux arsenal de leur ordre ? pas le moins du monde. Ce que nous avons attaqué, c'est l'abominable esprit des Constitutions de la compagnie de Jésus, ce sont les livres de ses théologiens classiques²⁰.

L'auteur condamne sans appel l'esprit de l'ordre. Une prise de position philosophique, en parfaite cohérence avec le républicanisme, non exempt d'influences fouriéristes, de l'auteur.

Pourtant, les effets de cette littérature furent considérables, à la mesure de son succès, comme en atteste un témoignage d'un proche de Paul Féval, autre auteur de romans populaires, qui refusa à l'époque de « faucher la graine de l'abonné » avec un roman du même ordre que *Le Juif errant*.

La France d'alors, écrit Charles Buet, se laissa persuader que les Jésuites pillaient, volaient, massacraient les petits enfants, gouvernaient le monde encore qu'on les persécutât et qu'on vînt à bout de les chasser. On a bien prouvé depuis qu'ils sont victimes plutôt qu'assassins. Mais les coups de fusil de 1871 n'ont instruit personne. Le patriarche Raspail, qui haïssait les jésuites, a inventé le camphre dont beaucoup d'honnêtes gens sont morts ; mais M. Sue en a « chouriné » bien davantage avec ses livres, qui valent leur pesant de vitriol²¹.

Féval publia d'ailleurs en 1878 chez Palmé *Jésuites !*, une histoire romancée de l'ordre, qui visait sans doute à contrebalancer les effets néfastes du roman d'Eugène Sue. Il faut rappeler que lors de la Commune et de son épilogue de la semaine sanglante, la Compagnie fut l'objet de graves persécutions. Le 24 mai lors de l'exécution à la Roquette de l'archevêque de Paris Monseigneur Darboy et du président de la cour de cassation, Bonjean, trois jésuites sont également fusillés. Le sommet de la crise est atteint lors du massacre de la rue Haxo, le 26 mai 1871 où la foule en délire fusilla quarante-neuf otages, dont huit jésuites²².

La Commune : un basculement dans l'imaginaire ou le crépuscule du complot jésuite

¹⁹. « Tous ces hommes sont des espions ou des sbires, pas un n'est général ; tous ont découvert un complot, pas un n'a un secret. Ce n'est point avec la ruine, avec la guerre, avec la force que l'on doit gouverner la Société de Jésus, c'est avec l'influence mystérieuse que donne une supériorité morale. », *Ibid.*, p. 231.

²⁰. Eugène Sue, *Le Juif errant*, *op. cit.*, p. 343.

²¹. Charles Buet, Paul Féval, *Souvenirs d'un ami*, Paris, Société Générale de librairie catholique, Paris, 1883.

²². Le récit de ces événements est repris dans le livre de Victor Dugast, *Le Père Planchat. Apôtre des Faubourg*, Paris, Editions Guy Victor, p. 241-245.

La Commune est justement, de notre point de vue, un point de basculement. Notre hypothèse serait qu'après la Commune le schème de la conspiration jésuite s'éteint, s'épuise pour être substitué par d'autres objets similaires de haine et de défiance. C'est notamment à partir de cette époque que commence à s'affirmer, dans certains secteurs de l'opinion et bientôt dans l'imaginaire, l'existence d'un complot juif²³. C'est alors que se déploie la toute puissance financière des Rothschild. Ces derniers deviennent en France, avec quelques autres, dans un monde en transformation, l'emblème de l'oppression capitaliste, comme les jésuites furent en leur temps le symbole de l'oppression religieuse et de l'obscurantisme.

L'imaginaire et le roman populaire portent des traces de ce glissement, de cette conversion. Un roman nous paraît emblématique de ce basculement. Il s'agit d'un texte publié en 1879 chez Dentu et qui s'intitule *Le Jésuite rouge*, signé par deux auteurs Alfred Sirven et Henri Le Verdier. Alfred Sirven (1838-1900) est journaliste et romancier²⁴. Henri le Verdier est journaliste, très actif dans les années 1880-1900. Ensemble, Sirven et Le Verdier ont produit plusieurs romans : *Le Démon de la chair* (1880), *La Fille de Nana* (1881), *Les Femmes qui déshonorent* (1882) et ce curieux *Jésuite rouge* de 1879.

Le Jésuite rouge se déroule à la fin de l'Empire, pendant la Commune et l'établissement de la République. Son principal protagoniste est Marcus Tortora, un jeune aventurier, espion gravitant dans l'entourage de l'impératrice. Il joue ensuite un rôle actif sous la Commune en suscitant les troubles et l'agitation révolutionnaire. Il y gagne une stature d'agitateur, de comploteur, de fauteur de révolution qui donne son titre au roman. Il est le jésuite rouge. Rouge car il incite à la révolte populaire. Jésuite car il complotte et agit dans l'ombre. Au début du roman Marcus Tortora pactise avec un jésuite noir, le père Anselme, intime de l'impératrice. Jésuite noir et jésuite rouge conspirent et s'appuient mutuellement, l'un pour le triomphe des desseins de son ordre, l'autre pour assouvir son destin d'aventurier (pouvoir, richesse, amour).

Au moment de faire alliance avec Tortora, le père Anselme dépeint les passions humaines :

[...] celle qui domine les autres, c'est l'ambition. Croyez-vous, par exemple, que moi, pauvre tonsuré je n'ai pas même à moi la soutane que je porte, je n'ai pas un orgueil superbe à songer que, dans la société à laquelle j'appartiens, toutes mes facultés, multipliées par celles de mes frères, peuvent arriver à produire leur maximum de puissance ? Je suis moi qui vous parle le pivot invisible de l'État ; l'empereur n'est plus rien ; j'agis et c'est lui qu'on accuse ; le peuple se demande la raison des événements, moi, je sais d'où ils viennent et où ils vont. [...] Les événements qui se préparent sont de nature grave [...]. Nous serons républicains s'il le faut, nous précipiterons le pays dans les plus effroyables conséquences des révolutions, nous profiterons du bouleversement général [...]. Nous préparons les coups de force de l'avenir avec nos disciples. Notre puissance à nous est dans la discipline et dans l'argent. Avec ces deux leviers, nous pouvons tout²⁵.

On le voit, les attributs de la puissance jésuite (contrôle, cohésion, argent) sont bien présents dans le roman. Cependant, s'il épouse le schéma classique de la conspiration jésuite, il nous paraît comporter plusieurs points de basculement.

Le premier c'est l'image du père Anselme, dont la soutane, le physique longiligne, l'air triste et morne font bien sûr penser au jésuite Rodin du *Juif errant*. Mais son portrait nous paraît quelque peu changé. Ainsi, une visite en son collège de Meaux nous présente le jésuite sous un jour inédit :

²³. Pierre-André Taguieff, lorsqu'il en fait une histoire rapide, date effectivement son affirmation, en France, du tournant des années 1870-1880. Même s'il laisse dans l'ombre sa dimension socialiste et anticapitaliste, voir P. A. Taguieff, « Le complot juif », *Revue des Deux Mondes*, juillet-août 2016, p. 48-62.

²⁴. Ce personnage, natif de Toulouse, est présenté comme journaliste, romancier et sous-préfet de Dreux en 1870 par sa notice du catalogue de la BnF. Dans le *Vapeur* il est littérateur, rédacteur en chef du *Gaulois*, emprisonné pour délits de presse à plusieurs reprises. Au sein d'une œuvre abondante l'on note une série complète d'études sur la presse, un livre sur les prisons politiques et une série de textes aux titres suggestifs : *Les imbéciles*, *Les crétins*, *Les infâmes de la bourse*, *Les vieux polissons* et *Les confidences d'un canapé*. L'orientation anticléricale de certaines de ses productions ne surprend pas.

²⁵. Alfred Sirven, *Le Jésuite rouge* [1879], Paris, Boulangier, s.d., p. 99.

Son cabinet avait l'aspect d'un muséum d'histoire naturelle. Un aigle empaillé ouvrait dans un coin son immense envergure. Dans un autre coin un gorille se suspendait de toute la puissance athlétique de ses muscles à un tronc d'arbre brisé. [...] Derrière sa chaise de paille usée, se tenait debout un squelette de femme. Le long des murs, au fond de larges vitrines d'ébène, s'alignaient sur des feuilles blanches de longues files d'insectes, classés par ordre de famille et par rang de taille. [...] On respirait dans cet intérieur de prêtre et de savant une odeur de camphre mêlée d'émanations cadavériques. Le père Anselme, blême et long, semblait dans sa maigreur spectrale animée de mouvement anguleux et automatiques, l'habitant naturel de cette crypte scientifique²⁶.

Ainsi, le père Anselme ne se situe plus seulement dans le camp de l'obscurantisme, mais dans celui de la science et du progrès désormais mobilisés au service de la puissance de l'ordre. C'est un changement de taille. Son physique l'apparente en quelque sorte au vampire et au savant fou, figures à la fortune bientôt immense dans l'imaginaire et les œuvres de fiction.

Le second basculement, c'est le destin du père Anselme au moment des événements. Il échappe tout d'abord de peu à la foule criminelle – à la physionomie toute sughélienne – de filles de joie et de délinquants qui manquent, lors d'une bacchanale, de s'en prendre à lui alors qu'il est démasqué. Mais surtout le père Anselme se retrouve parmi les otages de la Commune et périt sous le peloton d'exécution.

Ainsi, de notre point de vue, sous la plume de Sirven et de Le Verdier, la figure du jésuite connaît une transformation radicale. Tout d'abord le jésuite noir se dédouble en un jésuite rouge. Il trouve en un aventurier purement mondain, débarrassé de sa défroque religieuse et du souci des fins dernières, son avatar. Et il est bien difficile de ne pas voir dans le personnage de Tortora la figure du révolutionnaire professionnel, promise à un bel avenir dans la fiction comme dans l'histoire. Dans le même mouvement il est emblématique que la figure plus classique du jésuite noir disparaisse sous les balles des Chassepot de la Commune. À dix ans de distance de ces événements, lorsque s'écrit ce roman, l'éclipse du jésuite paraît désormais consommée.

L'on relève dans la bibliographie figurant en exergue de l'exemplaire du *Jésuite rouge* conservé à l'Arsenal que nous avons consulté²⁷ la longue liste des ouvrages de l'auteur. Et à la rubrique sous presse l'on annonce un titre à venir : *Le Jésuite juif*.

Du complot jésuite au complot juif, la passerelle de l'anticapitalisme de gauche

Marc Crapez, dans son livre *La Gauche réactionnaire*²⁸, a identifié ceux qu'il appelle les hébertistes, pour la plupart blanquistes et fouriéristes, comme principaux promoteurs d'un antisémitisme de gauche. Ce courant, distinct de l'antisémitisme catholique, prépare les grands succès de librairie d'un Drumont et la fortune politique de ce courant. Ces hébertistes, patriotes de gauche, défenseurs du travail contre le parasitisme, ne manquent pas dans leurs ouvrages d'identifier juifs et jésuites. L'amalgame entre juifs et jésuites se retrouve déjà chez Toussenel, auteur du fameux *Les Juifs rois de l'époque* en 1848 et qui était l'ancien secrétaire de Michelet (dont la haine des jésuites est un fait connu). Elle se retrouve ensuite chez Auguste Chirac, autre essayiste rattaché à ce courant, qui par son livre de 1883-1885 *Les Rois de la république. Histoire des juiveries* illustre la montée en puissance de ce sentiment et sa diffusion dans de larges secteurs de l'opinion. On y trouve notamment deux sections intitulées « Nouvelle juiverie » où il est question des jésuites, puis « La juiverie des jésuites ». La critique faite aux jésuites, terme souvent utilisé de façon floue et schématique repose chez ces anticléricaux sur leur parasitisme, par opposition aux producteurs et sur le fait qu'ils représentent le parti de l'étranger, soupçons qui seront bientôt transposés aux juifs.

²⁶. *Ibid.*, p. 93.

²⁷. Sous la cote 8-RN-26411.

²⁸. Marc Crapez, *La Gauche réactionnaire. Mythes de la plèbe et de la race dans le sillage des Lumières*, Paris, Berg International, 1997.

C'est donc bien par la passerelle de l'anticapitalisme de gauche, fortement teinté d'anticléricalisme, que se transpose du jésuite vers le juif le mythe de la conspiration, du complot et du dessein de domination mondiale. La Commune apparaît l'évènement clé de ce basculement, et dont le *Jésuite rouge* traduit en quelque sorte l'expression dans l'imaginaire. Au plan historique, en effet, la Commune sanctionne à la fois la défaite du socialisme national, bientôt substitué par le marxisme d'importation allemande, et le triomphe du capitalisme, d'une exploitation dont le juif deviendra bientôt le visage.

Les Rothschild, écrit l'historien Jean-Philippe Schreiber, incarnation par excellence des « Rois de l'époque », qui avaient déjà inspiré Stendhal, Balzac et Vigny, inspireront, au lendemain du krach de l'Union générale de Bontoux (1882), d'autres contempteurs de l'argent fou, tels Maupassant et Zola. La littérature antiploutocratique, inspirée par Toussenel, Chirac et Drumont, dénoncera la confiscation de toutes les strates du pouvoir par la « coalition des trafiquants » : même la fonction souveraine, la fabrication des lois et son application, a été confisquée²⁹.

Il faut cependant préciser que cet antisémitisme est en France exempt d'une dimension raciale et biologique.

Ainsi, la figure du complot jésuite s'efface-t-elle peu à peu dans le contexte français pour disparaître complètement à l'orée du XX^e siècle. Comme l'écrit l'historien Franck Damour, à la légende noire des jésuites viendra bientôt se substituer, pour un temps, une légende dorée³⁰.

Épilogue

Nous avons à dessein laissé dans l'ombre notre point de départ, c'est-à-dire les travaux de Gramsci et plus largement le contexte italien. De la même façon qu'en France, l'affirmation du sentiment national en Italie fait du jésuite (agent de Rome, attaché aux Empires plus qu'aux nations) un obstacle à l'unité nationale. Vincenzo Gioberti, proche de Mazzini, auteur du premier manifeste de l'unité italienne *Il primato degli italiani* est également l'auteur en 1846 du *Gesuità Moderna*, le Jésuite moderne. C'est l'apex de la campagne anti-jésuite en Italie, puisque l'ordre est considéré dans ce texte comme « la milice [...] plus fidèle alliée et complice de l'étranger ». Le texte, très développé, dénonce aussi la décadence de l'ordre et se veut une critique catholique de cette évolution.

Gramsci, lorsqu'il œuvrait à un essai sur la littérature nationale populaire, pointait sans équivoque son absence en Italie³¹. Il n'y a pas, à proprement parler, de roman populaire italien selon Gramsci, ce qui éclaire d'ailleurs l'immense fortune de la littérature populaire d'importation en particulier française.

Ainsi, contrairement à la France, l'antijésuitisme savant et historique d'un Gioberti ne se transpose pas dans la fiction par des œuvres littéraires. *A contrario*, autour de 1850 la littérature populaire est principalement diffusée par le père Bresciani, un jésuite. Publié en 1850 son roman *Le Juif de Vérone*, qui gagne un sous-titre dans son édition française *L'Histoire des sociétés secrètes en Italie*, nourrit d'autres stéréotypes³². Mais cette production demeure par définition une littérature anti-nationale populaire, Bresciani étant « le héraut de la réaction cléricale anti-risorgimentale³³ ».

²⁹. Jean-Philippe Schreiber, « Les Juifs, rois de l'époque d'Alphonse Toussenel, et ses avatars : la spéculation vue comme anti-travail au XIX^e siècle », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, Année 2001, 79-2, p. 533-546, p. 541.

³⁰. Franck Damour, *Le Pape noir. Genèse d'un mythe*, op. cit. .

³¹ C'est un thème que Gramsci commence à traiter dans les volumes 21 et 23 de ses fameux cahiers de prison. Antonio Gramsci, *Cahiers de prison. 5, Cahiers 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28 et 29*, avant-propos, notices et notes de Robert Paris, trad. C. Perrus et P. Laroche, Paris, Gallimard, 1992.

³². A. Bresciani, *Le Juif de Vérone ou les sociétés secrètes en Italie*, Paris, H. Casterman, 1858. Paru en feuilleton dans la *Civiltà cattolica* en 1851-1852 ce roman installe la figure du juif bourgeois libéral, anti-chrétien, bientôt promoteur de l'unité italienne.

³³. Romain Descendre, « Antonio Gramsci et le concept de “national-populaire” », *La Clé des Langues*, Lyon, ENS de LYON/DGESCO, janvier 2019, consulté en ligne le 27 février 2020, <http://cle.ens-lyon.fr/italien/litterature/periode-contemporaine/antonio-gramsci-et-le-concept-de-2018national-populaire2019>

La conviction de Gramsci est bien l'absence du peuple italien, à la fois comme protagoniste ou comme sujet, dans l'ensemble de la littérature nationale.

Cela n'empêchera pas, bien au contraire, l'actualité et la fortune en Italie du roman populaire d'importation à partir de sa production en France au milieu du XIX^e siècle et ce jusqu'à l'orée du XX^e. Cela démontre, selon Gramsci, « comment la situation politique et intellectuelle du pays était à ce point arriérée qu'il s'y posait des problèmes identiques à ceux de la France de 1848³⁴ ». Mais Gramsci va encore plus loin lorsqu'il écrit, en 1924, au moment où le fascisme est devenu force de gouvernement, à propos de Mario Gioda, ancien anarchiste, syndicaliste révolutionnaire turinois, interventionniste et désormais *sansepolcristo* :

Mario Gioda, Massimo Rocca sont devenus anarchistes en lisant les luttes de Jean Valjean contre Javert (...). Mario Gioda et Massimo Rocca ont renforcé leur conception dans les romans d'Eugène Sue, ils sont devenus anticléricaux en lisant le *Juif errant* (...). C'est là le côté romantique du mouvement fasciste (...) les fascistes veulent être les « Princes Rodolphe » du bon peuple italien. La conjoncture historique a permis que ce romantisme devienne « classe dirigeante », que l'Italie toute entière devienne un roman feuilleton³⁵.

³⁴. A. Gramsci, *Cahiers de prison, Cahiers 1, 2, 3, 4 et 5*, Paris, Gallimard, 1996, p. 299.

³⁵. A. Gramsci, « Caratteri italiani: Gioda o del romanticismo », *L'Unità*, 28 février 1924. Repris dans *La costruzione del partito comunista, 1923-1926*, Turin, Einaudi, 1971, p. 367-369.